

Relations

RELATIONS

Livres

Number 824, Spring 2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/104206ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2024). Review of [Livres]. *Relations*, (824), 69–72.



JE NE SAIS PAS CROIRE

JÉRÉMIE McEWEN

MONTRÉAL, ÉDITIONS XYZ, 2023,
208 P.

TROUVER LES MOTS DE LA CROYANCE

Cet essai semble avoir tout pour plaire : un titre énigmatique qui fait écho à l'opposition philosophique traditionnelle entre savoir et croyance ; une table des matières touffue qui multiplie les objets de réflexion liés à la religion et à la spiritualité ; une écriture qui mêle réflexion philosophique, poésie, témoignages et références à la culture populaire ; mais surtout, une volonté ferme de réfléchir le religieux à partir de la philosophie, alors que la religion n'a plus droit de cité dans la sphère publique et dans les cercles intellectuels du Québec.

Le livre qui contient 41 chapitres vise à reconstruire la place du religieux dans l'espace public, mais aussi dans le quotidien. En ce sens, l'ouvrage cherche à redonner une légitimité philosophique et sociale à des mots comme « Dieu, prière, spirituel, âme, métaphysique, au-delà » (p. 8). Dieu y est décrit comme « une idée d'un tout qui [nous] dépasse » (p. 9) et comme l'indice de la communion profonde de tout ce qui est ; la vie est comprise comme étant dépourvue de sens autre que celui qu'on peut lui donner en se décentrant de soi-même et en entrant en relation avec autrui ; la prière est un geste patient d'accueil du monde dans nos pensées ; l'âme, finalement, est cette part bienheureuse de l'être humain qui le porte à se tenir plus droit et à parler plus vrai.

Ces chapitres sont entrecoupés de trois rencontres religieuses : la première avec un prêtre, la deuxième avec deux fidèles du Centre culturel islamique de Québec, la dernière avec le rabbin d'une synagogue orthodoxe de Montréal. McEwen y découvre la joie « à la fois ancrée dans la communauté et hors du temps » (p. 77) de la messe, le plaisir de la discussion fraternelle sur la foi sans dogme, et l'humanisme au cœur des monothéismes. Ces rencontres incarnent pour lui la promesse d'une société où le spirituel existerait publiquement, détaché de toute volonté de puissance ou de conquête.

En dépit de ces aspects d'intérêt, le livre de McEwen comporte malheureusement des lacunes majeures. S'il adopte une spiritualité qu'il qualifie de « littéraire », prétendant ainsi se rapprocher d'un certain « acte de résistance », cette littérature se traduit toutefois par une écriture qui multiplie les formulations paradoxales, rendant le propos souvent

opaque. Cela est particulièrement flagrant s'agissant de sa conception de Dieu : sur une même page, il peut affirmer croire en Dieu, ne pas croire qu'il existe et même « savoir » très bien qu'il n'existe pas : la distinction entre la croyance en l'idée de Dieu et son existence aurait mérité d'être creusée davantage.

Le livre vise particulièrement à penser la religion et la spiritualité de manière critique. La prémisse de l'auteur est que la religion serait d'abord une expérience spirituelle, intérieure et personnelle, et qu'elle serait forcément dénaturée par l'institution. Cela dit, sa conception individualiste de la spiritualité et sa critique de la religion instituée l'empêchent de réellement apprécier l'importance de la dimension communautaire de la foi qui est au cœur de la proposition chrétienne. Il s'empêche aussi de voir ce qui peut amener des croyantes à vouloir faire partie de l'Église, expliquant par exemple l'adhésion au catholicisme par un supposé « amour de la violence » et un « amour de la punition » (p. 122). Ce raccourci s'accorde bien aux critiques communes de l'Église. Il jette de l'ombre cependant sur les raisons qui peuvent motiver un grand nombre d'êtres humains à choisir la religion comme modalité de leur vie spirituelle.

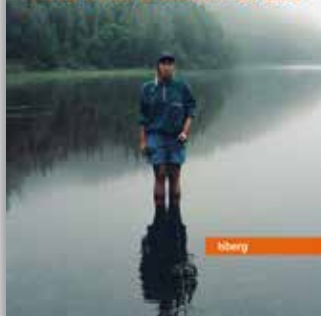
Cela dit, la principale faiblesse du livre de McEwen est à proprement parler *philosophique*. L'auteur y expose des jugements et des opinions, sélectionne trop souvent ce qui lui plaît et disqualifie d'emblée ce qui le gêne, mais ne prend que très rarement la peine de se justifier. Hélas ! cette prétention philosophique risque ainsi de donner une légitimité intellectuelle à ces opinions et à une certaine attitude critique par rapport à la religion, attitude que le livre se donne pourtant pour but de déconstruire.

McEwen s'enorgueillit du fait d'avoir appris à « penser par soi-même » à l'extérieur des injonctions dogmatiques de la religion et de la bien-pensance intellectuelle. Il semble avoir oublié que la discipline philosophique exige moins de penser *par* soi-même que de penser *contre* soi-même. ■

Patrick Renaud

Sara Bédard-Goulet and Daniel Chartier (eds)

The Northern Forest



THE NORTHERN FOREST/ LA FORÊT NORDIQUE

COLLECTIF, SOUS LA DIRECTION
DE SARA BÉDARD-GOULET
ET DANIEL CHARTIER

TARTU/MONTRÉAL, UNIVERSITY OF
TARTU PRESS/IMAGINAIRE | NORD,
2023, 426 P.

RÉFLÉCHIR ET REPENSER LE MONDE AVEC LA FORÊT

La forêt nordique, ouvrage collectif trilingue (français, estonien et anglais), fait suite à un colloque international qui s'est tenu à l'Université de Tartu, en mars 2020. On s'y intéresse à l'espace sylvestre de plusieurs aires géographiques associées à une certaine nordicité, de la Finlande à la Colombie-Britannique en passant par l'Estonie, la Livonie, les États-Unis, le Québec et l'Acadie. Les diverses contributions à cet ouvrage nous invitent à réévaluer notre perception de la forêt : celle-ci doit être appréhendée comme une communauté végétale, et non seulement comme une parcelle de terrain recouverte d'arbres. Le livre présente une grande diversité d'approches et d'objets. On y traite entre autres d'écosémiotique, de la représentation de la forêt dans les arts visuels, de son statut de refuge en littérature et de sa valeur identitaire pour plusieurs peuples nordiques. L'ouvrage fait écho à l'aspect composite du collectif dans son traitement de la forêt comme modèle de pensée transposable à d'autres domaines, comme « manière de penser les assemblages » (p. 377).

Ce modèle est explicité à partir d'une sémiotique de la forêt. Celle-ci rend possibles de nouvelles compréhensions du monde par le dynamisme qu'elle présuppose : plutôt que de réfléchir sur la forêt, il est question de réfléchir avec elle. Pour Timo Maran, le « nœud » serait l'unité de base de ce système, là où convergent les activités de construction de sens de divers éléments qui le composent (humaines et non-humaines, voire vivantes et mortes) avec les conditions locales de la forêt, permettant ainsi une réactualisation mutuelle. Loin de se cantonner à la botanique, à l'écologie ou encore à la foresterie, cette manière de réfléchir, véritable pensée-forêt qui peut s'appliquer à toute chose, s'appuie sur une relationnalité d'où émerge le sens, perpétuellement en transformation. Réfléchir avec la forêt sollicite également l'émotivité : dans le contexte d'une violence lente, c'est-à-dire d'une violence s'étirant sur une longue période et n'étant pas forcément toujours visible, contexte qui est celui de la crise écologique, il importe de reconnaître la vulnérabilité que l'on partage avec le vivant, puisque nous y sommes tous-tes interreliées et interdépendantes.

Les représentations de la forêt fournissent elles aussi l'occasion de mettre en question notre façon de comprendre le monde qui nous entoure et auquel nous appartenons. À ce sujet, le regard critique que le livre offre sur la peinture de paysage est particulièrement évocateur. Le paysage peut être compris comme une façon de marquer la propriété, ce qui entre en contradiction avec la « pensée-forêt » décrite plus haut, qui requiert une absence de hiérarchie. La contemplation d'un paysage pose aussi le risque de n'y voir que la beauté et la cohérence, au détriment des aspects perçus comme moins attrayants et hétéroclites, mais qui sont d'une grande importance d'un point de vue écologique. Plus encore, l'art du paysage, autant sur le plan de sa production que de sa consommation, serait une façon de ne pas voir l'ensemble des habitantes de la forêt, car il réitère l'idée selon laquelle les formes de vie non humaines seraient décoratives, ce qui conduit à un manque de sensibilité envers ce qui n'est pas humain. Au contraire, les formes artistiques telle l'installation vidéo – on prend pour exemple *The House* (2002), *The Annunciation* (2010), *Horizontal* (2011) et *Studies on the Ecology of Drama* (2014) de l'artiste multimédia finlandaise Eija-Liisa Ahtila – ont le potentiel de dépasser cet état de choses en ne proposant ni protagoniste ni environnement, condition d'une sensibilité renouvelée envers l'ensemble des habitantes de la forêt, qui peuvent ainsi devenir des cohabitantes aux yeux des spectateur-ices.

La forêt nordique nous convie ainsi à comprendre la forêt comme un modèle sémiotique, mais aussi en tant qu'entité génératrice de savoirs qui nous obligent à reconsidérer nos relations avec le non-humain. L'ouvrage nous rappelle avec justesse que la moralité, comme caractéristique exclusive aux êtres humains, est un phénomène récent dans l'histoire : il n'en tient qu'à nous de revenir à une universalité du sujet moral qui facilite les relations entre humaines et non-humaines. ■

Isabelle Kirouac Massicotte



**LA FIN DE LA CULTURE
RELIGIEUSE. CHRONIQUE
D'UNE DISPARITION ANNONCÉE**

MIREILLE ESTIVALÈZES
MONTRÉAL, PRESSES DE
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, 2023,
352 P.

DE L'ABOLITION DE LA CULTURE RELIGIEUSE : L'IDÉAL HUMANISTE DE L'ÉCOLE EN PÉRIL

Dans son nouvel ouvrage, Mireille Estivalèzes jette la lumière sur l'abolition du programme Éthique et culture religieuse (ECR) au profit d'un nouveau, Culture et citoyenneté québécoise (CCQ). Comme elle le montre patiemment au fil de sa démonstration, ce geste politique s'est accompli dans une opacité difficilement justifiable, car un programme éducatif est un bien public ; et non sans une certaine ironie, puisqu'il s'agissait de créer une formation à la citoyenneté à travers un processus à plus d'un point de vue *antidémocratique*.

Divisé en deux parties, l'ouvrage débroussaille dans un premier temps le concept de laïcité, en mettant de l'avant la laïcité « nationaliste » à laquelle on devrait l'abolition du programme ECR. Estivalèzes commence par démystifier les conceptions des libertés de religion et de conscience, qui diffèrent au Canada et au Québec, tout en les faisant remonter à l'histoire européenne. Cette mise en contexte permet de comprendre comment nos débats sur la laïcité peuvent être influencés par le caractère hybride d'un Québec compris comme fruit des traditions française et anglo-saxonne : alors que la première considère la liberté de religion comme une « expression » de la liberté de conscience, la deuxième, à l'inverse, voit plutôt la liberté de religion comme une matrice de la liberté de conscience.

L'auteure présente ensuite une typologie de la laïcité, qu'elle définit comme une « modalité de la mise en œuvre de la liberté de conscience et de la liberté de religion » (p. 45). Elle s'attarde en premier lieu à la polysémie du terme, source, selon elle, de divergences quant aux visées de la laïcité. En partant de la genèse française de la laïcité, Estivalèzes dégage deux idéaux types, qui se croisent dans les débats sur l'éducation au Québec : une « laïcité républicaine », qui donne préséance à la neutralité de l'État et à son autonomie par rapport aux institutions religieuses, et une « laïcité libérale », qui priorise l'égalité des citoyen·nes ainsi que leur liberté de conscience et de religion. Ces conceptions de la laïcité sont également en jeu dans l'examen critique des courants d'opposition au programme ECR (de nature religieuse, nationaliste, laïque et féministe), qui génèrent au fil du temps une sorte de chambre d'écho médiatique. Ces réactions négatives, dont

l'ampleur peut surprendre si l'on considère la place assez limitée du programme dans le cursus scolaire, ont pour dénominateur commun de ne pas reconnaître l'apport scientifique de la culture religieuse.

Dans la deuxième partie, l'auteure se concentre sur les programmes ECR et CCQ. Elle nous renseigne sur les conditions d'émergence du programme ECR d'un point de vue politique et sociologique, dans un contexte d'ambivalence à l'égard du religieux, ainsi que sur les défis de son implantation et de son enseignement, comme le manque de temps qui lui est alloué et le fait qu'il soit prodigué par des enseignantes qui n'ont pas nécessairement reçu une formation adéquate. Cette ambivalence et ces difficultés structurelles caractériseraient aussi le contexte d'émergence du programme CCQ, une initiative du gouvernement de la Coalition Avenir Québec. Estivalèzes présente et critique ensuite les huit thèmes « dans l'air du temps » — participation citoyenne et démocratie, éducation juridique, écocitoyenneté, éducation à la sexualité, développement de soi et des relations interpersonnelles, éthique, citoyenneté numérique, culture des sociétés — proposés initialement pour composer le nouveau programme, afin d'expliquer la suppression de la culture religieuse et ce qu'elle décrit comme un « affaiblissement de la réflexion éthique » (p. 261). Elle se porte enfin à la défense de la culture religieuse à l'école, analysant sa disparition comme un « appauvrissement de l'éducation des jeunes Québécois » (p. 302).

Plus largement, il s'opérerait à travers l'adoption du programme CCQ un changement de paradigme : l'abandon de l'idéal humaniste laisserait place à une conception utilitariste et idéologique de l'éducation, évacuant presque complètement la question de la culture religieuse, une situation préoccupante à plus d'un point de vue aux yeux de l'auteure. Un ouvrage coup-de-poing et bien documenté, qui saura plaire à toute personne qui prend son devoir de vigilance citoyenne à cœur. ■

Marie-Ève Quimette



QUAND JE VIS

OUANESSA YOUNSI

MONTRÉAL, MÉMOIRE D'ENCRIER,
2023, 138 P.

LA CRISE VUE DE TOUS BORDS, TOUS CÔTÉS

Sept ans après la publication de *Soigner, aimer*, Ouanessa Younsi récidive. Dans le recueil de poésie *Quand je vis*, dont les prémices ont paru dans le Carnet en quatre volets qu'elle a tenu en 2021-2022 dans *Relations*, l'écrivaine et psychiatre québécoise invite de nouveau ses lecteurs et ses lectrices à la suivre dans les couloirs d'un hôpital. Cette fois, cependant, elle ne participe pas à la « chorégraphie du soin » (p. 20) ; elle y assiste en retrait, dans la salle d'attente des urgences où son père, victime d'une crise cardiaque, lutte pour sa vie.

Avec *Quand je vis*, Younsi reste fidèle à elle-même. Elle propose une œuvre hybride, à mi-chemin entre le poème et le récit, où différentes voix se succèdent pour raconter le « cœur qui s'épuise » (p. 5) dans un style épuré, qui met d'autant plus en valeur les formules poignantes qui parsèment le texte. Divisé en sept parties, le recueil s'ouvre sur les points de vue du père et de la fille. Puis, la voix poétique adopte la perspective du personnel soignant, allant du premier répondant, pour qui la mort est une habitude, à la médecin surmenée qui « remplace un collègue, qui remplaçait un collègue, qui remplaçait un mort » (p. 100). Ces passages, qui pourraient être redondants puisqu'ils racontent tous le même événement, sont parmi les plus touchants du recueil, notamment parce qu'ils témoignent de la capacité d'empathie de l'écrivaine.

La force de l'œuvre réside effectivement dans le fait que Younsi parvient à faire coexister, dans un même texte, la souffrance du patient, l'angoisse des proches et la fatigue émotionnelle du personnel de l'hôpital. Plutôt que de braquer l'objectif sur sa seule expérience, l'écrivaine opère un décentrement et explore, sans jamais taire ou minimiser sa propre détresse, celle qu'éprouvent les personnes qui prennent soin de son père, puis d'elle-même, plus tard, lors de son accouchement. Dans *Quand je vis*, et c'est une constante dans l'œuvre littéraire de Younsi, tous et toutes sont vulnérables, y compris ces figures en apparence infaillibles que sont les médecins, chirurgien-nes et autres professionnelles de la santé dont l'écrivaine fait partie.

Cette reconnaissance de la vulnérabilité humaine amène Younsi à porter un regard de compassion sur ses pairs, même quand ils faillissent à leur devoir de *care*. C'est le cas, par exemple, dans la dernière partie du recueil, où elle décrit la césarienne qu'ont pratiquée sur elle un chirurgien et une chirurgienne qui, dit-elle, « jou [aient] dans [s] on abdomen/ comme s'ils jasaient dans un bar à vin » (p. 123). Après coup, une fois saine et sauve, Younsi écrit :

*tu resteras reconnaissante
qu'ils sachent extirper
un noyau du ventre
leur métier est difficile
être est difficile*

*toi aussi parfois tu déchires les visages
en parlant [...]*

*tu espères que la prochaine fois
ils se rappelleront que tu te trouves dans la pièce
(p. 124-125)*

Dans le recueil, compassion ne rime pas avec déresponsabilisation. Si l'écrivaine parvient à expliquer le comportement des chirurgien-nes — elle-même, qui est psychiatre, n'arrive pas toujours à faire preuve d'empathie envers ses patient-es —, elle ne l'excuse pas. Elle attend une réparation sinon pour elle, du moins pour les autres patient-es à venir.

Si, contrairement à *Soigner, aimer*, le recueil *Quand je vis* ne réfère pas à l'œuvre de Marie-Claire Blais, Younsi s'inscrit pourtant bien dans la lignée de l'écrivaine disparue avec sa nouvelle œuvre, dans laquelle elle aménage un espace pour faire résonner des perspectives plurielles — perspectives qu'elle accueille, page après page, avec toute l'empathie qui leur est due. ■

Stéphanie Proulx